

TEXTES EN FRANÇAIS
RÉSUMÉ

Étant donné sa condition de ville construite *ex novo* à l'époque d'Auguste, l'architecture domestique de *Barcino* s'insère parfaitement dans les tendances principales de l'urbanisme du haut empire. Dans cette ville, on peut analyser comment ont été assises les constructions des I^{er} et II^e siècles après J.-C. sur des terrains vierges, sans aucun besoin de s'adapter à des constructions antérieures et à des concepts urbanistiques anciens. L'installation se fait sans éléments ni conditionnements antérieurs à l'époque républicaine qui influenceront sans aucun doute les nouveaux modèles domestiques. Malheureusement, dans une ville à la trajectoire urbanistique ininterrompue depuis sa fondation jusqu'à nos jours, il est particulièrement difficile que les fouilles archéologiques nous fournissent la totalité de l'habitat romain. En fait, à Barcelone, les fouilles de structures domestiques n'ont pu être que partiellement documentées, en aucun cas on n'a pu obtenir la totalité des milieux et des salles des bâtiments. En outre, les structures domestiques construites pendant l'antiquité tardive, qui amortissent une grande partie des structures plus anciennes, affectèrent sensiblement la connaissance des structures du haut empire. Ce sont donc les structures de l'antiquité tardive qui ont été les mieux conservées à *Barcino*, la *domus* de la rue Sant Honorat ou la *domus* des Archives administratives en sont un magnifique exemple.

Lorsque l'on réalise une étude sur l'architecture domestique, il faut garder à l'esprit le problème que suppose le fait d'étudier des maisons romaines dans un contexte urbain. Dans le cas de l'étude de l'architecture domestique urbaine, la plupart des exemples que l'on découvre dans une ville romaine ne sont qu'une mince partie du total des habitats. Cette vue partielle n'est pas seulement la conséquence de la quantité d'exemples, mais aussi celle des exemples en eux-mêmes. Le fait de travailler sur une ville romaine occupée dans l'actualité rend aussi plus difficile la récupération de la totalité de l'étage d'un habitat. C'est ainsi que l'interprétation de l'architecture domestique de *Barcino* signifie l'observation et l'analyse des typologies d'habitat urbain existant sans

attribuer une grande valeur à l'absence de modèles concrets. L'absence d'une vision complète des structures rend aussi plus difficile le catalogage des vestiges dans une typologie concrète de maison. Et ce, non seulement à cause du fait essentiel de ne pas toujours posséder les éléments de base qui permettent de déterminer la typologie – lire l'entrée, la pièce principale ou l'espace de circulation – mais aussi à cause du fait que l'on observe une partie de ceux-ci mais que l'on n'est pas sûr de l'existence ou non des autres. Cependant, si l'on tient compte de ces difficultés, grâce aux vestiges de la ville de Barcelone que l'on a étudiés, on a pu identifier deux types possibles que nous analyserons au cours de cet article. Dans l'ensemble, nous pouvons dire qu'il existe bien peu d'exemples d'unité domestique dans la ville, ce qui rend difficile, comme nous l'avons déjà commenté, l'établissement de conclusions globales à propos de l'architecture domestique de *Barcino*. Avec les données archéologiques dont nous disposons actuellement, ce serait faire preuve de bien peu de rigueur que de parler d'une standardisation des modèles d'habitat sans formuler des réserves, bien qu'en ayant conservé quelques espaces centraux de circulation et de distribution on a pu identifier la typologie de certaines maisons. Les zones des maisons fouillées sans typologie définie n'ont pas permis d'attribuer ni d'écarter avec sûreté la disposition d'une zone centrale de distribution. Sans oublier cette donnée : à *Barcino*, on peut classer les maisons en deux types : les maisons à péristyle (Meyer, 1999) et les maisons à portique qui se sont développées à partir de l'époque du haut empire. Il existe un troisième type de maison, dont on ne connaît pas la typologie, il est à mentionner car il s'agit d'une unité domestique en relation avec des espaces artisanaux et industriels. Parmi les maisons de type à péristyle, nous trouvons les vestiges de la place Sant Iu et les maisons datant de l'antiquité tardive de la rue Bisbe Caçador et de la rue Sant Honorat. Ces maisons présentent un péristyle comme zone centrale de circulation et de distribution entre les limites fouillées de leurs structures. Des maisons appartenant

au type à portique, nous ne connaissons que la *domus* de la place Sant Miquel, qui est différente des précédentes parce que la zone de circulation et de distribution de la maison est un patio à portique et non pas à péristyle. Finalement, les autres maisons de *Barcino* où l'on a pu réaliser suffisamment de fouilles pour pouvoir les interpréter comme étant des bâtiments domestiques – parmi elles, la *domus* de la rue Avinyó, la *domus* du palais archiépiscopal et, probablement, la *domus* de la rue Bisbe Caçador, datant de l'époque du haut empire – peuvent être également identifiées comme des maisons de famille aisées sans typologie assignée. Comme nous l'avons dit précédemment, certaines de ces maisons sont à mettre en relation avec un espace artisanal et industriel.

La révision de tous les vestiges domestiques de la colonie nous permet de mettre en exergue deux caractéristiques parmi toutes les données étudiées. La première est la documentation exclusive de la typologie à péristyle ou à patio à portique. La deuxième est que les restes découverts appartiennent exclusivement à des maisons de familles aisées. Bien que ces deux caractéristiques, sans nul doute liées entre elles, sont sujettes à de nouvelles découvertes archéologiques, nous pouvons affirmer qu'elles suggèrent une tendance à l'édilité privée de la ville.

Il est curieux de remarquer que l'on a trouvé uniquement ces types d'habitats dans l'enceinte fortifiée. Du point de vue de l'architecture domestique, ceci nous oblige à réfléchir sur le type de ville de *Barcino* et sur sa fonction au sein du territoire de la Laetanie. À l'époque antérieure à la fondation de la ville de *Barcino*, l'époque ibéro-romaine, il faut mentionner la fondation de *Baetulo* et, précédemment encore, l'occupation romaine de Cabrera de Mar et d'*Iluro*, mais cette époque se définit comme une époque transitoire à cause de l'absence d'une restructuration générale du territoire. (Palet, 1997 : 185 - 187). L'étude du Pla de Barcelona conclut que la fondation de *Baetulo* et de *Barcino* présentait des modèles d'implantation territoriale clairement différents entre les deux villes. À *Barcino*, malgré les changements structurels

Carme Miró i Alaix

importants sur le territoire et malgré les modèles d'établissement qui mettent en évidence une occupation du territoire et, par conséquent, une fonction économique et administrative de la ville, on a pu observer que cela n'a pas supposé une exploitation agricole généralisée dans le Pla de Barcelona à l'époque du haut empire (Palet, 1997 : 186 ; Palet/Riera, 2009 : 133 - 136). Il est donc clair que, comme on l'avait déjà déduit des dimensions de la ville et de ses caractéristiques urbaines (Guitart, 1993), la colonie de *Barcino*, à part son aspect économique, avait été fondée surtout en vue de dérouler une fonction politique, administrative et religieuse, avec un important caractère symbolique et idéologique de domination et de conquête du territoire (Palet, 1997 : 186). Dans ce sens, l'architecture domestique semble confirmer ces fonctions plus politiques et religieuses. La ville présente des dimensions réduites et il n'y a pas de maisons modestes de colons communs mais plutôt des maisons de familles aisées ayant un degré élevé de représentation, des maisons offrant un rôle public dans l'espace privé. Le développement des relations publiques au sein de la conception de la structure domestique est un élément intrinsèque dans la *domus* de famille aisée romaine de toutes les villes de l'Empire. Il faut insister une fois de plus sur le fait que nous n'avons découvert ce type de maison qu'à *Barcino*, ce qui montrerait que le pourcentage de ces *domus* dans la ville devait être assez élevé, d'autant plus si l'on considère les dimensions de l'enceinte fortifiée urbaine. En outre, l'une de ces maisons, la *domus* de Sant Iu, a été identifiée comme siège corporatif, ce qui intensifierait encore plus le caractère politique et religieux de la ville.

En fait, malgré le petit nombre de maisons sur lesquelles on a pratiqué des fouilles dans la ville, on peut observer que *Barcino* s'insère dans les tendances architecturales qui se développent dans le monde privé au cours de l'Empire romain à l'époque impériale. On a pu se représenter la maison à péristyle ou à patio à portique, des salles nobles décorées de belles mosaïques et peintures ainsi que probablement de colonnades comme la *domus* du palais archiépisco-

pal. Et finalement, on a observé la relation qui s'établit entre des espaces artisanaux et industriels et les structures domestiques. Il reste la maison humble à connaître, il faudra attendre qu'au cours des prochaines années on apporte un répertoire plus vaste de structures domestiques et que l'on élargisse la connaissance de la zone suburbaine que l'on commence à documenter dans la zone orientale de la ville ancienne.

Les bâtiments des thermes, appartenant au domaine public mais aussi privé, sont une des constructions les plus représentatives du monde romain aussi bien en ce qui concerne leur structure et distribution que leur signification sociale et ce qui touche à l'hygiène. On a souvent affirmé que la présence de balnéaires pouvait indiquer le degré de romanisation d'un territoire. Avec la conquête romaine arrive non seulement un nouveau type de bâtiment mais aussi une culture de l'eau totalement nouvelle, culture qui a évolué jusqu'à nos jours. Les *balnea* sont des bâtiments caractéristiques de toute ville romaine, aussi bien dans le domaine public que privé. À *Barcino*, on a documenté plusieurs ensembles thermaux privés associés à des *domus* de familles aisées, ils correspondent pour la plupart au IV^e siècle après J.-C. Par contre, jusqu'à présent, on n'a fouillé aucune structure thermique privée de l'époque de la fondation de la colonie ou du haut empire, mais on en a localisé une postérieure à l'époque de Flavius.

Un autre trait caractéristique des *balnea* barcelonais c'est que dans leur majorité ils occupèrent un espace public lors de leur construction, ce qui implique un changement dans la structure urbaine et dans la propriété des terrains. Leur construction est liée aux grands changements décoratifs et de monumentalisation des *domus*. Les bains de la *domus* de la rue Bisbe Caçador et ceux de la rue Sant Honorat n^o 3 présentent un splendide programme décoratif en ce qui concerne le dallage, utilisant de l'*opus tessellatum* et des plaques de marbre et des murs sur lesquels on trouve encore des restes de peintures.

On a étudié un ensemble de quatre *balnea*. Trois d'entre eux sont associés à trois *domus* connues et dans le quatrième, celui du Pati Llimona, le seul vestige documenté de la structure domestique est une partie des bains privés, caractéristiques des maisons de familles aisées de l'époque du bas empire.

Quant à leur état de conservation, ce n'est que dans les bains de la *domus* de la rue Bisbe Caçador que l'on a conservé tous les domaines du parcours thermal – un apodyterium, le frigidarium, le tépidarium et le caldarium – outre d'autres salles annexes d'interpré-

tation diverse. Il est difficile d'établir une typologie étant donné le peu de vestiges conservés, mais là où on a pu observer une distribution de l'espace, on peut affirmer que les restes correspondent au type linéaire dans leurs différentes variantes, avec un parcours rétrograde qui essaie de respecter tout le rituel du bain de l'époque romaine. Ce modèle est documenté dans la péninsule Ibérique du Ier au IVe siècle après J.-C., aussi bien dans la zone urbaine que rurale.

En ce qui concerne la chronologie, le *balneum* de la maison de la place Sant Miquel est le plus ancien de ceux qui ont été fouillés, on peut le situer à un moment postérieur à l'époque de Flavius bien que l'on n'écarte pas le fait qu'il puisse y avoir une phase antérieure qui n'a pas pu être totalement documentée. On peut dater tous les autres ensembles entre la fin du IIIe siècle et le IVe siècle après J.-C. On peut affirmer qu'il s'agit de bâtiments d'une grande importance, qui possèdent un sens intrinsèque, situés dans les endroits les plus représentatifs des *domus*.

Les thermes appartiennent à la partie de l'habitat qui se développe plus tardivement, vers le Ier siècle av. J.-C. et leur expansion et configuration s'est produite au fil du IIe siècle après J.-C. Cependant, leur importance fait qu'ils se situent parmi les dépendances les plus significatives du propriétaire d'une *domus* et font partie de la zone publique de la maison.

Il faut souligner le fait que la plupart des bains furent construits à un moment postérieur à la construction de la maison, à l'occasion d'une réforme et lors d'un essor économique des propriétaires, ce qui implique le changement de fonction de certains espaces de la *domus* ou l'agrandissement en empiétant sur le terrain public. Dans leur ensemble, les *balnea* de la colonie furent construits comme faisant partie de la *domus* et non pas comme un bâtiment annexe, ils font tous partie de la structure de la maison, une caractéristique de tous les bains privés urbains d'Hispanie. Dans le cas de *Barcino*, on ne peut établir aucun parallélisme quant à l'orientation du bain à l'intérieur de la maison : les orientations sont diverses et dans aucun cas il n'y a de traits communs.

L'étude des *balnea* nous conduit à une affirmation déjà mentionnée dans d'autres travaux : tout au long du IVe siècle *Barcino* vit une période de grand remaniement urbain, circonstance également documentée et étudiée à *Tarraco*, la capitale provinciale. Il faut signaler le fait que lorsqu'on entame une étude sur les ensembles de thermes urbains, il faut tenir compte du fait que l'on ne peut affronter la recherche des *balnea* sans la situer dans le cadre du contexte urbain, de la ville et de la trame urbaine et la mettre tout spécialement en relation avec le système hydrique, c'est-à-dire avec l'approvisionnement en eau et la gestion des résidus ou des eaux résiduelles. En ce qui concerne l'approvisionnement en eau, les Romains tracèrent un système d'apport d'eau à la colonie qui permettait le fonctionnement des différents *balnea* de la ville, qu'ils soient publics ou privés. Quant au système d'égout, la ville possédait un réseau souterrain bien planifié, qui suivait le réticule des rues et s'adaptait au relief naturel, ce qui facilitait l'évacuation. Il faut aussi signaler la grande quantité de *balnea* connus à *Barcino* par rapport à sa superficie totale, tout en signalant que la majorité se trouve dans le secteur sud-est de la ville, la partie la plus proche de la mer. Cette circonstance nous conduit à considérer l'importance de l'hygiène et du rituel du bain au moins parmi les élites de la colonie. Il ne faut pas oublier, en outre, la facette sociale des constructions thermales publiques.

Les sondages archéologiques réalisés en 2007, préalables aux travaux de construction de logements sociaux promus par le *Patronat Municipal de l'Habitatge* de Barcelone, au 31 – 33, rue Reina Amàlia, furent à l'origine d'une vaste intervention archéologique entre mai 2008 et mars 2009.

Toutes les variables structurelles, matérielles et sédimentologiques enregistrées sur le gisement composent un grand établissement côtier d'éleveurs et d'agriculteurs qui pourraient former aux côtés de l'établissement de la caserne de Sant Pau del Camp et d'autres établissements enregistrés dans la zone, une occupation vaste et intensive du Pla de Barcelone et plus concrètement de la zone du Raval pendant la préhistoire récente.

Le trait le plus important de ce gisement au 31 – 33, rue Reina Amàlia, est la documentation d'un fond de cabane avec une importante séquence stratigraphique qui occupe une frange chronologique du Ve millénaire cal BC, un contexte idéal pour comprendre les processus de changement social et économique de la fin du néolithique ancien au néolithique moyen ou plein dans la Méditerranée occidentale. La stratégie projetée avant le début des travaux et la méthodologie employée pour enregistrer les données du gisement ont été déterminantes pour interpréter l'occupation et l'exploitation de l'endroit. Cet établissement, et plus particulièrement le fond de la cabane (structure III), de plus de 50 m², est colmaté par des niveaux de dépôts d'origine anthropique qui ont recouvert d'autres structures internes et/ou complémentaires de l'occupation dans laquelle on remarquera la présence de deux enterrements d'enfants. On a pu établir de manière structurale et typologique les niveaux de plus grande puissance de différents épisodes d'occupation qui nous parlent d'un séjour assez important, ce qui a permis d'établir une séquence de l'établissement.

Parmi le matériel archéologique le plus récent, c'est-à-dire des niveaux les plus significatifs de l'occupation et qui peuvent le mieux nous faire comprendre les changements socioculturels, nous mentionnerons la céramique,

car la présence de nombreux fragments qui sont employés pour la cabane ont permis d'en tirer des caractéristiques qui en définissent l'occupation. Ces prémisses sont l'absence de décoration cardiale, un registre marginal de décorations avec des impressions, les décorations plastiques arquées ou à « moustaches » à côté d'anses rubanées, avec des fragments de vases carénés et la présence d'anses tubulaires ou tunneliformes, ce qui, dans l'ensemble, pourrait déterminer un horizon post-cardial, génériquement une phase de transition du néolithique ancien jusqu'au néolithique moyen.

Distribuées tout autour de l'extérieur de la structure de l'habitat, on voit un ensemble important de structures domestiques (silos, foyers et structures de soutien). Dans la partie nord qui correspond, sur le plan topographique, au niveau d'abandon, nous localisons une structure d'enterrement du type sépulture de fosse (UF III), un type de sépulture que l'on commence à trouver en Catalogne pendant la transition du néolithique ancien au néolithique moyen.

La fouille et les études réalisées à propos de l'établissement néolithique localisé dans la rue Reina Amàlia sont une importante information pour connaître les sociétés néolithiques de la Catalogne et de la Méditerranée.

Ce qui rend ce gisement extraordinaire c'est, d'une part, le fait que ce soit un lieu d'habitat et, d'autre part, l'utilisation anthropique complémentaire et intense de l'espace extérieur mise en évidence par des structures de type domestique et par les strates même d'occupation.

L'espace de temps obtenu de trois chronologies absolues qui délimitent le gisement en situe l'occupation entre 4700 et 4360 cal BC, une période qui correspond globalement, dans les horizons culturels définis en Catalogne, avec l'épicardial final et le postcardial, données semblables aux datations connues sur d'autres gisements de la zone nord-est de la péninsule Ibérique.

Les caractéristiques technologiques et typologiques enregistrées indiquent une continuité basée sur l'inexistence d'une fracture stratigraphique et cultu-

relle qui permette d'argumenter des occupations distancées.

Le matériel céramique est abondant et divers du point de vue décoratif et formel, une fois de plus indicatif d'un moment de convivialité culturelle.

Les matériaux permettent d'observer une récurrence de certaines traditions céramiques propres de l'horizon culturel des céramiques imprimées de l'arc méditerranéen du néolithique ancien, à côté de la présence d'autres éléments plus évolués propres à un horizon plus récent, tel que le postcardial et d'autres à cheval sur le néolithique moyen.

Le gisement de Reina Amàlia possède un registre extraordinaire qui permet d'interpréter les transformations des horizons ancien et moyen du néolithique, les changements et les transformations culturelles, sociales et économiques des sociétés néolithiques du Ve millénaire en Europe méridionale.

La construction de l'église actuelle de Santa Maria del Mar date du XIVe siècle, mais une autre église précéda celle-ci, connue comme Santa Maria de les Arenes (Sainte Marie des Sables), dont on conserve le souvenir dans les sources écrites. La tradition a toujours établi un rapport entre l'église de Santa Maria avec la martyre Eulalie dont les reliques furent trouvées et transportées solennellement à la cathédrale de Barcelone par l'évêque Frodoïno en 877. En marge de la tradition, il faut relier l'origine de l'église de Santa Maria del Mar avec une basilique de martyres précédentes dont les vestiges n'ont pas été localisés par l'archéologie, mais qui constitue un point important dans le processus de christianisation du *suburbium* de *Barcino*.

Les fouilles effectuées en 1966 à l'intérieur de l'église ont fait apparaître une nécropole dense, avec 108 sépultures effectuées dans des amphores, des caissons de *tegula* à couvercle incliné, des *formæ*, des caissons en bois ou directement dans de simples fosses. L'étude récente des amphores, publiée dans ce même volume, nous offre un cadre chronologique situé entre la fin du IVe siècle et la première moitié du Ve et même loin dans la seconde moitié du VIIe siècle, avec un moment de plus grande activité lors de la première moitié du VIe siècle, époque à laquelle correspond la plupart des amphores (Keay 55, Keay 62A, Keay 62R/L et Keay 34). Les amphores Keay 58, Keay 60 et la LRA4 datent d'un peu plus tard. Et le fragment d'une amphore globaire 3 qui nous donne la frange de plus dans le VIIe siècle.

Dans les environs de Santa Maria del Mar, les tombes sont alignées suivant des axes ou d'anciennes voies qui nous sont parvenues jusqu'à l'actualité : l'actuelle rue Argenteria (ancienne *carraria de mari*), le Passeig del Born documenté d'un point de vue archéologique et la rue Montcada dont on pourrait trouver l'origine dans une parcellisation du haut empire. Nous pensons aussi qu'un autre chemin atteignait Santa Maria del Mar dont le tracé parallèle à la mer a survécu dans les rues Josep Anselm Clavé, Ample et Àngel Baixeres. Cette voie – définie par quelques enfouissements et la présence de l'une

ou l'autre *uilla* – conflue avec les trois autres en un point concret, l'église de Santa Maria del Mar, pôle d'attraction de martyres qui fut à la base de la création d'une importante zone de nécropole. On a pu constater la densification plus ou moins grande de tombes en fonction de la proximité ou de l'éloignement de l'église actuelle, un élément supplémentaire que renforce la présence de reliques.

D'autre part, les fouilles archéologiques ont aussi détecté des structures qui appartiennent à des phases successives, ce qui indique que la construction de la nouvelle église ne s'est pas faite sur un terrain totalement libre de constructions. On a documenté de grosses bâtisses dont la construction pourrait dater de la fin du XIIe ou du XIIIe siècle. Au Fossar de les Moreres apparurent aussi des murs présentant les mêmes caractéristiques. D'autres structures à des niveaux inférieurs et, par conséquent, plus anciennes, indiquent une continuité d'occupation de cet espace, sur les niveaux de nécropole, depuis le VIIe siècle.

À l'extrémité nord-ouest de l'axe du Passeig del Born (actuellement la place Comercial), on constate une continuité dans l'utilisation du sol funéraire au-delà du VIIe siècle. On a localisé dans cette zone trente-trois inhumations, la plupart dans de simples fosses. Trois seulement furent pratiquées dans un caisson de *tegula* et une dans une amphore. En ce qui concerne l'orientation et la disposition, on signalera vingt-deux inhumations dans lesquelles le défunt était placé en position décubitus latéral droit, les jambes repliées et orienté sud-ouest / nord-est, ce qui correspond sans doute à des sépultures islamiques. L'emplacement de ce cimetière islamique dans les sables de la plage et très proche de la mer trouve des parallèles à Malaga ou à Almería. On a interprété la proximité des nécropoles par rapport à des rivières ou leur disposition proche de la mer comme une recherche intentionnée de l'eau qui est en lien avec les rites de transit propres au monde islamique.

Au début (Ve – VIe siècles), on doit imaginer une petite basilique qui a pu être modifiée ou totalement rénovée aux Xe – XIe siècles, mais sans une

recherche archéologique. De nos jours, ce processus ne peut pas être vérifié. Nous ne connaissons pas l'emplacement exact de la basilique primitive, mais les données disponibles tendent à proposer une situation au sud-est de l'église actuelle. Rien ne nous empêche de l'imaginer orientée sud-est / nord-ouest, en suivant la même disposition que celle des constructions religieuses du groupe épiscopal, la cathédrale principale et l'église cruciforme de la place del Rei. L'utilisation funéraire se prolongerait dans la zone de Santa Maria del Mar et de ses environs au cours du VIIIe siècle et au début du IXe siècle. À partir du IXe siècle, on détecte une diminution des espaces funéraires due certainement à l'urbanisation de certains secteurs, ce qui entraînerait l'abandon des zones de nécropole ainsi que la consolidation des paroisses et l'établissement des « *sagreras* » (terrain sacré, sous la protection et l'immunité ecclésiastique, qui entourait les églises consacrées). D'autre part, cela vaut la peine de rappeler comment la plupart des paroisses qui, au XIVe siècle, étaient considérées *anciennes* - Santa Maria del Mar, Sant Just i Pastor, Sant Miquel, Sant Jaume, Sant Pere de les Puelles, Santa Maria del Pi, Sant Cugat del Rec ou del Camí – ont un précédent culturel. C'est ce qu'indiquent les données archéologiques pour Santa Maria del Mar, Sant Just i Pastor, Sant Miquel, Santa Maria del Pi et Sant Cugat del Rec.

En 1966 et 1973 on réalisa des campagnes de fouilles à l'intérieur de l'église de Santa Maria del Mar. La première fut dirigée par l'archéologue de Mataró, Marià Ribas, et constitua jusqu'ici la principale source d'information disponible à propos de la nécropole de l'antiquité tardive trouvée au cours de la campagne. Marià Ribas publia les résultats dans quatre publications différentes et successives, toutes analysées au cours de ce travail et il data l'ensemble entre la fin du IVe siècle et la première moitié du VIe siècle. On travailla aussi avec les photographies et la documentation originale des fouilles qui comprend des plans et des dessins de nombreuses tombes et des matériaux trouvés ainsi que de brèves annotations sur le déroulement des travaux. Les dessins de dimension naturelle des sections de certaines amphores de la nécropole ont été particulièrement utiles, surtout celles qui se sont perdues ou qui ne furent pas conservées.

Les amphores trouvées dans cette nécropole que l'on a pu localiser dans les entrepôts du MAC ont été redessinées et classées selon les tableaux typologiques les plus actuels. En outre, on a révisé la documentation apportée par S. J. Keay à propos de la campagne de 1973, ainsi que les attributions typologiques réalisées par cet auteur dans son fameux livre sur les amphores de l'antiquité tardive en Catalogne car presque tout le matériel trouvé par Ribas dans cette nécropole a été inclus dans le travail de Keay. De son côté, cet auteur date la période initiale de la nécropole entre un moment tardif du Ve siècle ou le début du VIe siècle et une époque non déterminée.

L'étude comparative entre les dessins compris dans la documentation originale de Marià Ribas, ceux que ce dernier dévoila, ceux que S. J. Keay publia et, en dernier lieu, ceux que nous avons nous-mêmes réalisés, a constitué l'axe de travail qui a permis d'identifier la plus grande partie du matériel et de lui attribuer, dans bien des cas, la tombe dans laquelle il a été trouvé. La documentation photographique que l'on conserve a aussi constitué un précieux outil dans ce sens comme dans celui d'établir une quantification fiable des pièces trouvées dans le gisement afin

Josefa Huertas
Mikel Soberón
Antonio Fernández

d'éviter que différentes versions de documents finissent par provoquer une multiplication fictive des pièces. Dans certains cas, nous avons choisi de présenter une version actuelle des dessins originaux « en brut » réalisés par Ribas, car ils sont d'une qualité supérieure à ceux qui avaient finalement été publiés. On inclut aussi dans cette étude les amphores trouvées en 1991 et 2001 lors de différentes interventions préventives réalisées à l'ouest de l'église de Santa Maria del Mar, plus précisément sur le Passeig del Born et sur la place Comercial. Bien qu'elles n'appartiennent pas strictement au même ensemble, ces inhumations correspondent à des sépultures de la même époque et leur relation spatiale ne fait aucun doute. Les résultats de ce travail ont été conditionnés par le fait que l'on n'ait pas pu localiser dans les entrepôts du MAC certaines pièces significatives que S. J. Keay avait pu étudier, surtout la Keay 60, trouvée dans la tombe 73 car cette forme présente à notre avis une certaine ambiguïté typologique. Les amphores Keay 62L, 58 et 69 sont aussi des pièces uniques, du moins par rapport aux deux premières, nous pensons donc avoir progressé dans le cadre typologique. Après avoir analysé la documentation disponible et avoir étudié le matériel conservé, nous avons essayé de réaliser un recensement quantitatif des amphores de ce gisement, ce qui mit en évidence que nous possédons de la documentation sur un total de soixante-sept fragments d'amphores qui apportent des données intéressantes, après avoir exclu le matériel très fragmenté, des pièces résiduelles et des intrusions modernes. Le type d'amphore le plus représenté dans cette nécropole est le Bonifay 46/Keay 62 dont nous possédons trente-deux exemplaires, dont presque la moitié correspond à la variante « A » de cette forme. De même que ce qui se passe dans ce type majoritaire, les pièces produites dans le nord de l'Afrique sont de beaucoup les plus abondantes dans cet ensemble. Les autres types d'amphore d'origine africaine que nous avons trouvés peuvent être classés comme Bonifay 35B/Keay 27B, Bonifay 44/Keay 55 et Bonifay 53A/Keay 34. Le premier d'entre eux qui, chronologiquement,

date de la première moitié du Ve siècle appartient à une tombe trouvée à l'ouest du noyau de Santa Maria del Mar, probablement en relation avec le réseau de rues de ce secteur. Les amphores produites dans d'autres endroits sont beaucoup moins nombreuses. En premier lieu, nous avons la Keay 69 de la tombe 31 que, comme S. J. Keay, nous considérons d'origine bétique ainsi que la possible Bressel 23 c ou d trouvée dans la tombe 81, et dont nous ignorons de nos jours l'emplacement. Nous n'avons pas pu non plus trouver de fragments des deux amphores orientales LRA 4B découvertes dans les tombes 8 et 58. De la deuxième, nous avons, par chance, de nouvelles informations grâce à la documentation originale de Marià Ribas, qui nous conduit à la classer dans la variante B2 de ce type d'amphore et à la dater des environs du milieu du VIe siècle ou un peu plus tard. La pièce chronologiquement la plus tardive de la nécropole de Santa Maria del Mar est une petite amphore de type Globular 3 trouvée dans la tombe 4 en 1973. Il s'agit du seul élément qui permet de dater la tombe à partir du milieu du VIIe siècle bien que, dans ce cas, nous ne puissions pas établir le lieu de production. Les amphores de cette nécropole nous reportent, pour la plupart, à des chronologies datant de la fin du Ve siècle et de la première moitié du VIe siècle – la datation la plus conforme pour un bon nombre de sépultures – mais il y en a quelques-unes de plus tardives, comme celles des tombes 60 et 73 que l'on pourrait situer entre la fin du VIe siècle et la première moitié du VIIe siècle ou celle que nous avons déjà mentionnée de la tombe 4 de 1973. À notre avis, on peut établir la chronologie globale de la nécropole de Santa Maria del Mar entre le milieu du Ve siècle et la seconde moitié du VIIe siècle.

Nous sommes très peu conscients, lorsque nous nous promenons dans la ville actuelle, des changements qui s'y sont produits au fil des siècles et du fait que nous devons la comprendre comme une entité vivante qui évolue dans le temps en fonction de facteurs divers. Dans cet article, nous nous proposons de réfléchir sur la manière dont s'est faite l'urbanisation progressive de la zone au sein d'un processus de croissance urbaine commandé par l'intérêt de différents éléments du patriciat urbain afin d'obtenir des rentes supérieures à celles produites par l'agriculture et cela par le biais de recensements de l'occupation des espaces d'artisanat. Physiquement, nous nous situons dans le secteur est de la ville ancienne, avec pour point central l'avenue Francesc Cambó et des limites situées dans les rues actuelles ou dans des rues et des éléments qui ont disparu mais qui composent une unité. Pour être plus précis, ces limites sont la rue Riera de Sant Joan actuellement disparue et la rue Rec Comtal à l'ouest et à l'est respectivement, et la rue Sant Pere Més Baix et l'axe Bòria-Carders-Corders au nord et au sud respectivement. Cette zone se consolidera au fil des années et, à l'époque médiévale, elle formera le quartier ou *quarter* de Sant Pere ou de la Salada. À l'époque romaine, ce territoire était situé hors les murs, au nord de l'embranchement de la Via Augusta. À l'époque du haut moyen-âge, l'urbanisation de la zone séparée physiquement de la ville et des autres bourgs autour des fortifications par le ruisseau du Merdançar, sera marquée par le rôle d'axe de l'embranchement de l'ancienne voie romaine et, très tôt, par l'emplacement de deux centres de culte d'une importance considérable, Sant Pere de les Puel·les et Sant Cugat del Rec ou del Camí qui agglutineront dans leurs environs une série de propriétés, urbanisées ou non. À grands traits, il faut relier l'urbanisation progressive de la zone à différents facteurs et promoteurs car de même qu'il pouvait y avoir une seule poussée des éléments en relation avec la monarchie ou le clergé, on ne peut pas oublier, comme le signale Bensch dans son ouvrage *Barcelona i els seus dirigents 1096-1291* (Barcelone et ses dirigeants

1096 – 1291), l'importance des nouvelles classes du patriciat urbain. C'est ainsi qu'à partir de 1140 ce patriciat constate que son ascension dépend de sa capacité à contrôler et à profiter des nouvelles sources de richesse urbaine, sans abandonner l'intérêt pour l'acquisition de petits terrains de culture des environs. On doit mettre ces nouvelles sources de richesse en relation avec l'intérêt à contrôler les petites boutiques et ateliers des artisans.

Il est évident que les terrains à urbaniser sont, de préférence, ceux situés près des voies (de communication). Dans ce cas, l'archéologie nous offre un exemple clair qui se situerait sur l'actuelle place de Sant Cugat del Rec, en suivant le schéma de maison avec basse-cour. Un autre exemple de début d'urbanisation est documentée dans le secteur qu'occupera par la suite le couvent des prédicateurs de Santa Caterina, mais cette première urbanisation sera rapidement effacée par le grand projet du couvent.

La fin du XIII^e siècle et le début du XIV^e semble être la période où l'on réalise presque toute l'urbanisation du secteur et dans toutes les interventions qui atteignent les cotes adéquates, on trouve des vestiges plus ou moins importants des constructions de l'époque, ce qui permet de voir les différents éléments d'occupation de la zone.

Comme exemples assez clairs, nous pouvons mentionner toutes les interventions réalisées à la Porta Cambó, où l'on a récupéré une information considérable à propos des manoirs qui occupaient la zone, ils alternaient avec des constructions plus modestes au tracé allongé, encore visibles sur la planimétrie de la fin du XIX^e siècle. Dans les grands manoirs, entre les rues Jaume Giralt et Fonollar, on a identifié les structures de plusieurs grands manoirs gothiques partiellement conservés, où l'on spécifie que le rez-de-chaussée était destiné à une utilisation artisanale.

Au cœur de ce courant d'implantation de l'artisanat se situe le cas de l'ancienne rue Mercaders qui contient certains éléments meubles très originaux car il s'agit de pièces inédites dans les contextes médiévaux barcelonais, à partir des-

quels on tente d'élucider la fonction de cet atelier.

L'ensemble de pièces qui apportent de l'information sur les utilisations de cet atelier se trouve dans le contexte d'amortissement de cet espace, chronologiquement situé dans la seconde moitié du XIV^e siècle. Les pièces en question peuvent être interprétées comme étant les différentes parties d'alambics accompagnés par une série de creusets en céramique réduite.

À partir de la bibliographie revue, la présence d'alambics dans des contextes archéologiques a été liée à plusieurs activités pré-industrielles. Dans le cas dont nous parlons, nous pensons que celle qui s'ajuste le plus est le travail, le traitement et l'affinement de métaux, plus concrètement l'obtention de mercure à partir de la trituration et du chauffage postérieur de cinabre (sulfure de mercure). À l'époque médiévale, l'utilisation de cinabre est assez variée, mais si nous nous bornons à l'atelier, les données récupérées nous parlent de l'élaboration d'amalgames avec de l'or et de l'argent afin de dorer des pièces métalliques, fait qui a été mis en relation avec les fabricants de freins et les bourreliers.

Nous savons qu'en 1389 quatre citoyens installés dans le quartier de Sant Pere exercent cette activité. Aucun d'eux n'est enregistré sous la rubrique de bourrelier, raison pour laquelle nous ne pouvons pas écarter l'idée que l'atelier, que l'on pourrait situer dans la seconde moitié du XIV^e siècle, ferma avant cette année-là, ce qui expliquerait ce fait.

Les nombreuses fouilles réalisées à Barcelone au cours de ces dernières années ont apporté une grande quantité de matériel lié à la production de céramique fabriquée dans la ville, dans le cadre pré-industriel, depuis le XIII^e siècle jusqu'à bien avant dans le XVIII^e siècle. La faïence décorée catalane, produite à partir du XIV^e siècle dans notre ville, faïence blanche décorée en vert et manganèse, faïence décorée en bleu ou polychrome et faïence décorée à reflet métallique est très connue. Depuis la première moitié du XX^e siècle, elle a fait l'objet d'études détaillées et, actuellement, nous disposons déjà de publications dans lesquelles nous pouvons trouver ce type de matériaux dans des contextes stratigraphiques. Nous avons dernièrement commencé à connaître la faïence archaïque et la vaisselle verte du XIII^e siècle, ainsi que les productions de céramique commune barcelonaise.

Cette recherche se déroule actuellement sous l'égide de différents projets archéométriques inclus dans le projet Tecnològic, ce qui nous a permis d'élargir le cadre chronologique d'étude – depuis le XIII^e jusqu'au XVIII^e siècle – ainsi que les types de céramique considérés : faïence archaïque, vaisselle verte, céramique commune vitrifiée, céramique commune polychrome, céramique commune oxydée, grands récipients, faïence catalane décorée en vert et manganèse, faïence catalane décorée de reflet métallique, faïence catalane à reflet métallique et bleu ainsi que faïence catalane (décorations variées, en bleu et/ou d'autres couleurs), imitation du bleu *berettino* ligure, appelée « Barcelone bleu sur bleu ». La complexité qui, de nos jours, s'observe dans cette production barcelonaise rendait nécessaire une étude détaillée des compositions chimiques des pâtes céramiques afin de définir les différents groupes de référence et les matières premières éventuellement employées dans l'élaboration des pâtes et, finalement, pour vérifier les résultats avec l'information archéologique aussi bien en ce qui concerne les différentes productions céramiques étudiées que leurs chronologies.

De nos jours, 255 personnes en tout participent à ce travail archéométrique

et couvrent cette longue période comprise entre les XIII^e et XVIII^e siècles. Leur composition chimique a été déterminée par la fluorescence de rayons X et l'étude des résultats, à partir de techniques statistiques, a permis de définir 11 groupes qui représenteraient 11 productions différentes. Parmi celles-ci, neuf d'origine barcelonaise indiscutable correspondraient en réalité à un minimum de trois bases argileuses à partir desquelles les céramistes auraient préparé plusieurs pâtes – surtout en variant les contenus de carbonates et en ajoutant de la calcite en proportions adéquates – en fonction des produits finaux que l'on voulait obtenir. C'est ainsi que nous avons identifié une première argile à partir de laquelle on aurait préparé la pâte pour élaborer les productions du XIII^e siècle correspondant à la vaisselle vitrifiée verte, la céramique commune vitrifiée et la faïence archaïque. Les résultats paraissent suggérer qu'en ce qui concerne la vaisselle verte, il n'existait pas de recette exacte pour la préparation de la pâte, tandis que dans le cas de la faïence la recette semble avoir évolué d'une première tentative de fabrication avec des pâtes à la limite calcaires à, rapidement, une élaboration avec des pâtes calcaires. L'objectif était d'obtenir des pâtes claires et d'économiser l'oxyde d'étain que l'on utilisait pour cacher la couleur obscure de la pâte et obtenir la couleur blanche sur laquelle on appliquait la décoration. C'est probablement le phénomène qui marque l'évolution à partir du XIII^e siècle. Une deuxième argile aurait été utilisée comme base pour la préparation des productions de faïence à partir de la fin du XIII^e / XIV^e siècle. C'est ainsi que la production PI qui rassemble la faïence catalane en vert et manganèse correspondant à la fin du XIII^e / XIV^e siècles présente un contenu moyen de CaO de 11,44 %. De son côté, DR, qui comprend surtout de la faïence à reflet métallique, de la faïence à reflet métallique et bleu et de la faïence à décorations variées datant des XVI^e et XVII^e siècles présente un contenu moyen de CaO de 16,61 %. Si nous nous centrons à présent sur les XVI^e et XVII^e siècles, la production SC, qui correspond à la faïence catalane à reflet métallique,

présente une augmentation claire des contenus de CaO, avec une moyenne de 25,6 %. La dernière production fabriquée avec la même base argileuse, la 3, correspondant à des imitations de bleu *berettino* ligure et à la céramique commune oxydée, datée pour la plupart du XVIII^e siècle, présente une moyenne de 25,9 % de CaO.

On aurait finalement utilisé une troisième argile pour la fabrication des productions II et III correspondant à la céramique commune vitrifiée, à la céramique commune polychrome et aux grands récipients. Datées entre la fin du XV^e et le XVIII^e siècles, il s'agirait de productions peu calcaires ou à la limite calcaires. Dans ce cas, la vitrification est couleur miel ou jaunâtre, on y applique par-dessus la décoration, ce qui ne rend pas nécessaire que les argiles soient calcaires ; c'est-à-dire que ces céramiques se fabriqueraient en même temps que la vaisselle en faïence mais pour leur élaboration on aurait utilisé des argiles avec moins de calcite et une phase sableuse plus importante. Sur ces trois bases argileuses, il y aurait de multiples productions (jusqu'à 9) qui présenteraient de connotations chronologiques claires et nous indiqueraient l'existence de grands changements structurels dans la production cérame de Barcelone. Cependant, parallèlement, elle aurait une correspondance claire avec les différents types de céramique produits. Les résultats obtenus jusqu'à nos jours, bien qu'inégaux, car certaines classes cérames, surtout la faïence, sont mieux représentées que d'autres, permettent d'observer cependant que les bases argileuses, mais aussi les pâtes qu'elles définissent, varient selon la finalité du produit cérame à fabriquer.

Bien que ce travail se poursuive, on a mis en évidence la complexité des pâtes de la production cérame à Barcelone entre les XIII^e et XVIII^e siècles. Nous avons laissé de côté dans ce travail l'étude technologique en profondeur, les décorations et les vitrifiés inclus, ce qui aurait supposé une plus grande complexité car, au moins dans certains cas, il semble que ce soient les différentes corporations de céramistes qui étaient chargées d'acquiescer et de distribuer l'argile parmi leurs membres.

La complexité que l'on observe est donc liée de manière très directe avec les grands changements stratégiques de la production cérame dans la ville, changements que nous commençons à voir à présent et qui, pour être compris dans toute leur grandeur, demandent encore de nouveaux travaux.

